

dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auraient tiré, avec le temps, quelque utilité des relations formées avec ces régions jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités; mais la cour de Madrid aurait toujours joui plus tôt et plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valait mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Mariannes à fournir des rafraîchissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

xxiv.  
État ancien  
et moderne  
de la Cali-  
fornie.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique et s'avance entre l'est et le sud jusqu'à la zone torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur sur dix, vingt, trente et quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espace la nature du sol et la température de l'air soient partout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y est sec et chaud à l'excès; le terrain nu, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, et peu propre au labourage et à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus

utile est le *pita-haya*, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge ou *cactus* qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites et cannelées, ont les côtes chargées d'épines et supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celles du nopal sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus allongées. Les fruits qui succèdent à ses fleurs ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en-dehors et remplis intérieurement d'une pulpe blanche, bonne à manger, plus douce et plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe des petites semences noires et luisantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes dans la plus grande abondance et du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison favorable, y attirent de diverses provinces du Mexique des hommes avides, auxquels on a imposé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits et fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, et même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus

basanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société renverse ou change entièrement l'ordre et les lois de la nature, puisqu'on trouve sous la zone tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la zone torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avaient aucune pratique de religion, et leur gouvernement était tel qu'on devait l'attendre de leur ignorance. Chaque nation était un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entre elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y était pas même connue, quoique ce sentiment soit, sinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

En effet, les secours qu'une police régulière assure à tous les individus chez les nations civilisées, les jeunes sauvages ne les attendent que de leur père. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance quand il sont enfans, c'est lui qui veille à leur sûreté. Comment ne rechercheraient-ils pas sa bienveillance? comment n'éviteraient-ils pas avec soin ce qui pourrait les priver de son appui?

Un respect qui n'est point exigé ne saurait guère s'affaiblir dans des enfans qu'une habitude animale, plus encore que le besoin, ramène toujours dans la cabane qui les a vus naître, et dont ils ne s'éloignent jamais à de grandes distances.

Les séparations que l'éducation, l'industrie, le commerce, occasionnent si fréquemment parmi nous, et qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les sauvages ne les connaissent point. Ils restent à côté de celui qui leur a donné l'existence, tant qu'il vit. Comment s'écarteraient-ils de l'obéissance? Rien ne leur est impérieusement ordonné. Point d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il sort, il rentre, il découche sans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu. Jamais on ne s'aviserait d'employer l'autorité de la famille pour le ramener, s'il lui plaisait de disparaître. Rien de si commun dans les villes que les mauvais pères. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les sociétés sont opulentes, et plus il y a de luxe, moins la voix du sang s'y fait entendre. Le dirai-je? la sévérité de notre éducation, sa variété, sa durée, ses fatigues, aliènent la tendresse de nos enfans. Il n'y a que l'expérience qui les réconcilie avec nous. Nous sommes obligés d'attendre long-temps la reconnaissance de nos soins et l'oubli de nos réprimandes. Le sauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ses parens. Jamais il n'en fut châtié. Lorsqu'il sut frapper l'animal dont il avait à se nourrir, il n'eut presque plus rien à apprendre. Ses passions étant naturelles, il les satisfait sans redouter l'œil des siens. Mille motifs contraignent nos parens à s'opposer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfans

parmi nous à qui le désir de jouir promptement d'une grande fortune ne fasse trouver la vie de leurs pères trop longue ? Jaimerais à me le persuader. Le cœur du sauvage, à qui son père n'a rien à laisser, est étranger à cette espèce de parricide.

Dans nos foyers, les pères âgés radotent souvent au jugement de leurs enfans. Il n'en est pas ainsi dans la cabane du sauvage. On y parle peu, et l'on y a une haute opinion de la prudence des pères. Ce sont leurs leçons qui suppléent au défaut d'observations sur les ruses des animaux, sur les forêts giboyeuses, sur les côtes poissonneuses, sur les saisons et sur les temps propres à la chasse et à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ses guerres ou de ses voyages ; rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embûches qu'il a évitées ; s'élève-t-il à l'explication des phénomènes les plus simples de la nature ; le soir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des astres qui brillent au-dessus de leur tête d'après les connaissances bornées qu'il en a, il est admiré. S'il survient une tempête, quelque révolution sur la terre, dans les airs, sur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux, tous s'écrient, notre père nous l'avait prédit ! et la soumission pour ses conseils, la vénération pour sa personne, en sont augmentées. Lorsqu'il approche de ses derniers momens l'in-

quiétude et la douleur se peignent sur les visages, les larmes coulent à sa mort, et un long silence règne autour de sa couche. On le dépose dans la terre, et l'endroit de sa sépulture est sacré. On lui rend des honneurs annuels ; et, dans les circonstances importantes ou douteuses, on va quelquefois interroger sa cendre. Hélas ! les enfans sont livrés à tant de distractions parmi nous, que les pères en sont promptement oubliés. Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que, depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à peu près, vices et vertus, biens et maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu ; mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de l'espèce humaine, au-delà desquelles il y a à peu près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plus tôt réduit et pacifié, que Cortez forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même il se chargea, en 1526, de l'expédition ; mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succédèrent rapidement pendant deux siècles eurent le même sort, soit que les particuliers en supportassent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement ;

et cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, les cartes des lieux qu'on parcourait, n'était pas alors fort commun. Si quelque aventurier, plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons, écrivait une relation de son voyage, cet écrit était rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettait-on, enseveli dans la poussière, il était oublié. L'impression aurait remédié à cet inconvénient, mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyait important de leur cacher faisait rejeter ce moyen de communication. De cette manière les peuples n'acquerraient aucune expérience. Les absurdités se perpétuaient; et les derniers entrepreneurs échouèrent par les mêmes fautes qui avaient empêché le succès des premiers.

On avait entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les jésuites demandèrent, en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencèrent l'exécution du plan de législation qu'ils avaient formé d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractère des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidait point leurs pas. Ils arrivèrent chez les sauvages, qu'ils voulaient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à

leur plaisir. La haine de ces peuples pour le nom espagnol ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité et leur inconstance le pouvaient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux instituteurs, qui suivaient leur projet avec la chaleur et l'opiniâtreté particulières à leur corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, et réussirent par ces moyens à donner la connaissance et, jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745 ils formaient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrain et la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le blé et les légumes qu'on y cultive, les fruits et les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ et la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperaient en un jour ce qu'ils auraient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeait pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossières. Ce qui peut leur manquer est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madère, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne et aux galions, et dont l'expérience a appris qu'il était important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de lois fort simples suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer l'homme le plus intelligent du village, et celui-ci peut infliger le fouet et la prison, les seuls châtimens que l'on connaisse.

Trop de scènes cruelles et destructives ont jusqu'ici affligé nos regards pour qu'il ne nous soit pas permis de les arrêter un moment sur des travaux inspirés par l'humanité et dirigés par la bienfaisance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeaient des hommes ou qui les chargeaient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été successivement autant de théâtres de la perfidie, de la férocité, de la trahison, de l'avarice, et de tous les crimes auxquels on est porté par la réunion et la violence des passions effrénées. Notre plume, sans cesse trempée dans le sang, n'a tracé que des lignes sanglantes. La contrée où nous sommes entrés est la seule que la raison ait conquise. Asseyons-nous, et respirons. Que le spectacle de l'innocence et de la paix dissipe les idées lugubres dont nous avons été jusqu'à présent obsédés, et soulage un moment notre âme des sentimens douloureux qui l'ont si constamment opprimée, flétrie, déchirée. Hélas ! la jouissance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me soit enviée. Lecteurs, bientôt ces grandes catastro-

phes qui bouleversent ce globe, et dont la peinture vous plaît par les secousses violentes que vous en recevez, et par les larmes moitié délicieuses, moitié amères, qu'elles arrachent de vos yeux, souilleront la suite de ces déplorables annales. Êtes-vous méchans ? êtes-vous bons ? Si vous étiez bons, vous vous refuseriez, ce me semble, au récit des calamités ; si vous étiez méchans, vous l'entendriez sans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, et c'est du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéresser. Je crois en entrevoir la raison. Les peines des autres vous consolent des vôtres, et l'estime de vous-mêmes s'accroît par la compassion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, et un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étaient choisies par les législateurs et à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avait pas vu d'inconvénient à laisser ces faibles moyens à des prêtres qui avaient acquis sa confiance, et on l'avait bien convaincue que c'était le seul expédient qui pût préserver ses nouvelles conquêtes d'une oppression entièrement destructive.

Tel était l'état des choses lorsque la cour de Madrid chassa de la Californie, comme de ses autres possessions, les jésuites qui avaient formé le projet de pousser leurs travaux sur les deux

rives de la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui lie la péninsule au Mexique. Le ministère espagnol a-t-il adopté ce beau plan ? qui le sait ? Réussira-t-il à l'exécuter ? qui peut le prévoir ? Ce qui est connu, c'est que les religieux instituteurs n'eurent pas été plus tôt solennellement proscrits, qu'ils furent accusés dans l'un et l'autre hémisphère d'avoir fait partout un abus énorme de l'autorité qu'ils avaient usurpée. On leur reprocha en particulier d'avoir décrié la Californie pour détourner le gouvernement de songer jamais à la prendre sous sa juridiction immédiate. Le plus grand de leurs crimes fut d'avoir caché que le pays était rempli de métaux précieux. Aucune expérience n'a encore prouvé qu'il y ait en effet des mines. Mais la démonstration en eût-elle été acquise, quel est l'homme de bien qui ne pensât que les missionnaires avaient rempli un devoir sacré en n'immolant pas à des richesses fictives des nations qui se reposaient sur eux de leur destinée ?

Quoi qu'il en soit, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens et des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages, les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la première fois. Ses ordres

et ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. Combien les maximes d'Alberoni étaient différentes !

Cet homme, né de lui-même, était parvenu, par des événemens presque romanesques, à mettre la cour de Madrid dans sa dépendance. Soit inquiétude naturelle, soit sentiment de ses forces, il voulut redonner aux conseils qu'il dirigeait l'influence dans les affaires générales qu'ils avaient perdue depuis plus d'un siècle. Le souverain, le ministère, la nation, tout se prêta à cette illusion ou à cet espoir. Les ressorts de l'état furent remontés. Une machine, qu'on croyait généralement usée, reprit ses fonctions ; peut-être même ses mouvemens furent-ils trop rapides. Cette impulsion intérieure fut secondée au-dehors par des intrigues compliquées, et cependant vivement conduites. Les meilleurs esprits se remplirent d'incertitude et de défiance. On vit se brouiller les puissances liées de temps immémorial par des intérêts communs ; les puissances divisées par des haines éternelles se rapprochèrent. L'activité, l'audace, l'ambition du seul Alberoni assemblaient ces nuages, qui menaçaient nos régions d'un bouleversement universel, des plus étonnantes révolutions.

L'ancien monde ne suffisait pas aux magnifiques spéculations d'un homme qui avançait toujours tant qu'il voyait quelque chose au-delà de ce qu'il avait vu. Le nouveau entra pour beaucoup dans ses immenses combinaisons. Loin de penser qu'il fallût borner les relations de la nouvelle Espagne avec les Philippines, il voulait donner à cette liberté une extension illimitée. Il lui paraissait très-sage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons, disait-il, seraient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeraient pas à manquer souvent des choses les plus nécessaires. Ils seraient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seraient moins redoutables, parce qu'ils perdraient peu à peu les forces que l'approvisionnement du Mexique et du Pérou leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle percevait sur celles que fournissent ses rivaux, ne perdrait aucune branche de ses revenus. Elle pourrait même, si ses besoins l'exigeaient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du ministre hardi et entreprenant s'étendaient plus loin encore. Il voulait que la Métropole elle-même formât des liaisons immenses

avec l'Orient par la voie de ses colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui jusqu'alors avaient payé un tribut énorme à l'activité des nations européennes ou asiatiques qui leur portaient des manufactures ou des productions, pouvaient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux et les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrents, les habitans de ces îles achèteraient à meilleur marché, parce que ces métaux, venant directement d'Amérique, auraient moins supporté de frais que ceux qu'il faut voiturer dans nos régions avant de les faire passer aux Indes. Les marchandises embarquées à Manille arriveraient au Mexique ou au Pérou, où elles seraient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendait bien que les puissances dont cet arrangement blesserait les intérêts et ruinerait l'industrie chercheraient à le traverser; mais il se croyait en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, et il avait déjà donné ses ordres pour qu'on mit les côtes et les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourraient les attaquer.

Ces combinaisons trouvèrent des approbateurs. Aux yeux des enthousiastes d'Alberoni, et il y en avait beaucoup, c'étaient les efforts sublimes d'un puissant génie pour la prospérité et pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitait. D'autres, en plus grand nombre, ne virent dans ces projets, si grands en apparence, que les délires d'une ima-

gination déréglée qui s'exagerait les ressources d'un état ruiné, et qui se promettait de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrâce de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avait excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuèrent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenait avec le Pérou par la mer du Sud.

xxv.  
Communi-  
cations du  
Mexique  
avec le Pé-  
rou et avec  
l'Espagne,  
par la voie de  
Guatimala.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage et la hauteur des Andes font régner un printemps éternel, des vents réguliers et doux. Aussitôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile et sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai; mais, durant le reste de l'année, les calmes et les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse et dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois il ne sortait des rades que la nature y a formées ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction était bien en partie la suite de l'indolence des peuples; mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avaient plus de part encore.

La communication entre les empires des Incas et de Montézuma, devenus provinces espagnoles, fut libre dans les premiers temps par la mer du Sud. On la borna quelque temps après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1656. Des représentations pressantes et réitérées déterminèrent à la rouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendaient nulle. Ce n'est qu'en 1774 qu'il a été permis à l'Amérique méridionale et septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourrait comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tireront sans doute de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

La juridiction de cette audience s'étend douze lieues à l'ouest, soixante à l'est, cent au nord, et trois cents au sud. Sur ce vaste espace se trouvent, comme dans le reste du Mexique, des montagnes, des volcans, des lacs, des déserts, des rivières alternativement débordées et sans eau, des contrées salubres et malsaines, d'innombrables troupeaux, des mines, des tyrans et des esclaves, l'extrême misère à côté de la plus scandaleuse opulence, l'indolence avec tous les genres de corruption. Mais ce département a sur ceux de Mexico et de Guadalaxara quelques avantages. Il récolte un blé supérieur au leur. Ce n'est que sur son territoire que croît l'indigo. Son cacao de